

Nina de Spengler

L'ÉCRITURE EN QUESTION

EXTRAIT

Tribune psychanalytique, 14, pp. 37-41

[...]

« La Pharmacie de Platon »

Revenant sur la position de Platon, s'interrogeant sur son rejet curieux de l'écriture, Derrida va s'atteler à analyser ce médium, à déconstruire l'opposition radicale entre l'oral et l'écrit. Ce qu'il est important de relever, c'est que pour ce faire, il va s'appuyer sur la conception freudienne de l'appareil psychique.

¹¹ « Note », op. cit., p. 140 et la note h page 141.

¹² *Au-delà du principe de plaisir*, in Oe.C.P., vol. XV, p. 297

Il me semble que pour le lecteur qui n'a pas à l'esprit l'œuvre freudienne, la position de Derrida doit sembler paradoxale.

Ce qui intéresse beaucoup Derrida, c'est ce qu'il appelle la «répression historique» de l'écriture, qui constitue pour lui «l'origine de la philosophie comme *épistémè*»¹³. Il évoque même un *refoulement*, non pas parce qu'il chercherait à faire une psychanalyse de la philosophie, mais parce qu'il veut indiquer qu'il ne s'agit pas d'une exclusion de l'écriture, ni d'un oubli, mais au contraire d'une conservation : «Le refoulement, dit bien Freud, ne repousse, ne fuit ni n'exclut une force extérieure, il contient une représentation intérieure, dessinant au-dedans de soi un espace de répression. Ici, ce qui représente une force en l'espèce de l'écriture – intérieure et essentielle à la parole – a été contenu hors de la parole»¹⁴.

Pour Derrida, la force de l'écriture, c'est d'être inscrite au sein de l'appareil psychique et d'être essentielle à la parole, même si elle a pu être déclarée comme se situant hors de la parole. Il n'adhère donc pas à la position de Platon qui la conçoit comme une technique artificielle imposée du dehors.

Dans *La Pharmacie de Platon*¹⁵, Derrida fait un long commentaire très fouillé du *Phèdre* et c'est à partir de l'analyse du dialogue qu'il déconstruit l'opposition binaire oral / écrit, en partant de la notion de *pharmakon* – remède et poison – introduite par Platon. Il en vient à plaider pour l'inscription de toute parole, fut-elle orale, dans le modèle de l'écriture et c'est la parole qu'il va considérer comme une sous-catégorie de l'écriture – et non pas le contraire. Le langage serait une sorte d'«archi écriture» qui chapeauterait la langue écrite et la langue parlée, même à l'époque où l'écriture n'existait pas encore, et même dans les cultures exclusivement orales.

Derrida élargit donc considérablement la conception de l'écriture et son approche lui permet de procéder à une critique

¹³ « Freud et la scène de l'écriture », in : *L'écriture et la différence*, 1967, Seuil, Point Essais p.

293

¹⁴ « Freud et la scène de l'écriture », *ibidem*

¹⁵ Texte de 1968, placé en guise de postface à *Phèdre* dans l'édition de GF-Flammarion

stimulante de deux conceptions du langage : celle qui a été soutenue par les romantiques, notamment Jean-Jacques Rousseau dans son *Essai sur l'origine des langues*, qui date de 1781 ; et celle défendue cent trente ans plus tard par Ferdinand de Saussure, fondateur de la linguistique moderne – son *Cours de linguistique générale* sera publié après sa mort en 1916. Il leur reproche à tous les deux leur *logocentrisme* : un centrage exclusif sur la langue parlée, qui est pour eux la référence unique et incontournable de toute théorie du langage. Et en effet, ces auteurs laissent tous deux de côté l'écriture qu'ils conçoivent comme un épiphénomène – comme Platon – et non pas comme une technique essentielle qui a eu, en retour, de très nombreux effets spécifiques sur la langue parlée. Ce fait est évident lorsqu'on considère la place de la langue parlée dans la littérature et l'influence cruciale que la littérature a exercé en retour sur la langue parlée.

Pour Derrida, cela aurait empêché ces auteurs de rendre compte du langage de façon adéquate.

« Freud et la scène de l'écriture », dont j'ai déjà cité quelques passages, a été écrit à partir d'une conférence que Derrida avait donnée dans un séminaire d'André Green. Il fait la remarque pertinente que Freud « dans les moments décisifs de son itinéraire, recourt à des modèles métaphoriques qui ne sont pas empruntés à la langue parlée (...), mais à une graphie qui n'est jamais assujettie à la parole » ; pour Derrida, la graphie n'est « jamais extérieure ou postérieure » à la parole¹⁶, contrairement à l'idée défendue généralement.

Il aborde dans la foulée la question de l'*effraction* de la trace, intrinsèque, comme on l'a vu chez Freud, à une théorie psychanalytique de l'appareil psychique. Il se réfère à la fois à « L'Esquisse d'une psychologie scientifique » et à « La note sur le "bloc-notes magique" », dont il relève qu'il a été écrit par Freud trente ans après l'« Esquisse » – ce qui indique la persistance du modèle.

Derrida loge sa conception du langage au sein de la conception d'un appareil psychique qui a pour double tâche d'être à la fois sensible aux stimulations venant du monde extérieur, « ce qui

¹⁶ in : L'écriture et la différence, p. 296

suppose une certaine violence» – et de «réussir à résister devant l'effraction». On retrouve ce thème tout au long de l'œuvre freudienne et, déjà, dans les *Études sur l'hystérie*, lorsqu'il est relevé combien le psychanalyste peut susciter chez les patients une vive excitation, contre laquelle ils doivent se défendre. L'appareil psychique est conçu comme un appareil à traiter les effractions, à tenter de les transformer en éléments susceptibles d'être «symbolisés».

Derrida fait travailler la notion d'effraction, et c'est bien comme étant *effractive*, invasive, que Platon considérerait l'écriture. Contrairement au langage oral qui, lui, resterait *pur* de toute effraction, puisqu'il est censé venir du dedans, de «l'intérieur» de l'enseignant. Et ceci même si le discours oral «s'inscrit dans l'âme» de l'adolescent enseigné. Platon n'envisage pas la dimension effractive, séductrice, d'une telle «inscription dans l'âme», sans doute à cause de la place attribuée au *désir* de l'adolescent d'être formé?

Derrida voudrait donc remplacer le «logocentrisme» par la «grammatologie», terme qu'il forge et justifie longuement dans son gros ouvrage érudit, *De la grammatologie*¹⁷ : le psychisme défini comme lieu d'inscription dans sa double dimension, effractive et nourricière, est à la base de sa «grammatologie».

Pour en revenir à la conception des psychanalystes sur la prise de notes, si elle est cohérente avec la conception platonicienne du langage et de la mémoire, elle peut toutefois être nuancée grâce à la notion d'écriture telle qu'elle a été comprise par Derrida à partir de Freud. Les notes prises en séances constituent elles-mêmes des traces, des inscriptions supplémentaires, pas seulement sur le papier, mais dans le psychisme du psychanalyste. Elles ne sont pas fixées définitivement et elles auront, elles aussi, leurs après-coups ; leur traitement par l'appareil psychique de l'analyste suscitera également des réorganisations, en fonction de ce qu'il arrivera à relire et à reconstituer ou de ce qu'il aura refoulé et ne reconnaîtra plus – ne plus

¹⁷ 1967, Les Editions de Minuit

reconnaître ce que l'on a écrit précédemment, même avec conviction, est une expérience banale.

Ainsi, l'idéal platonicien peut être élargi grâce au travail de Derrida sur l'écriture et l'idéal radical d'un *interdit* de la prise de note – ou de la disqualification du scribe – peut être reconsidéré.

41

[...]